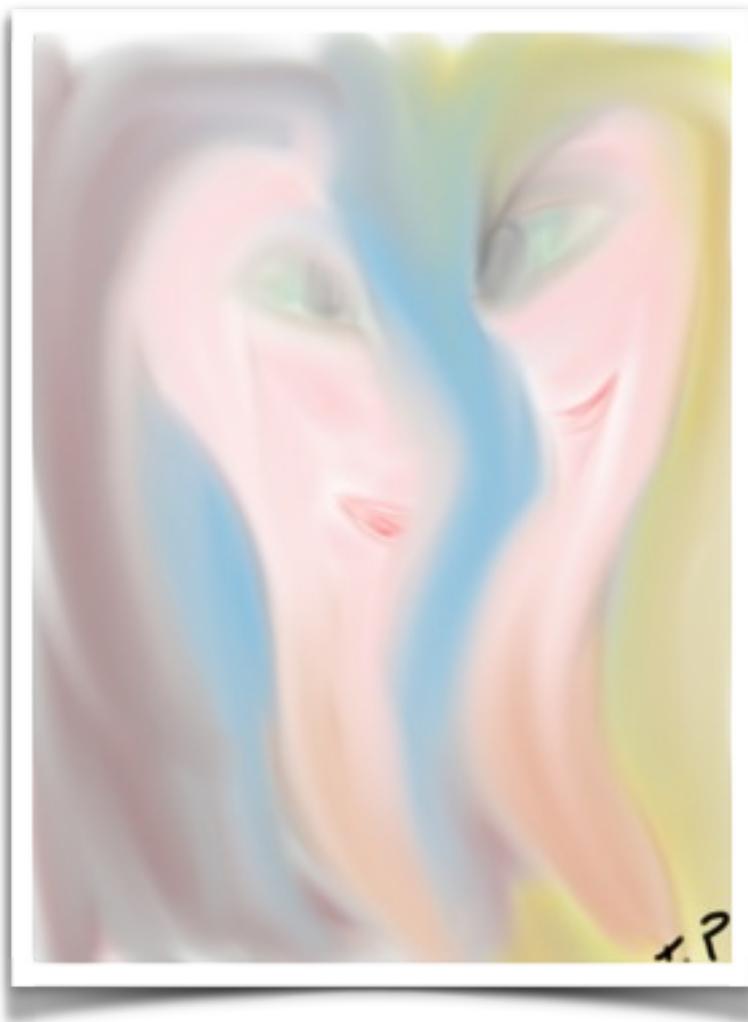


Thierry Piras

"Même et différence, sur le pouce"

"Autrui est problématique en soi dans sa définition même, car il est à la fois le même et le différent : comment penser cette dualité ?"



"Tu et tu" - , Avril 2014 -

Mai 2014

Si l'autre est autrui et par conséquent semblent tous les deux ne faire qu'un d'un même, qui n'est pas moi tout en étant du moi, alors il convient de s'interroger sur le doublement d'un terme, celui traduisant l'altérité. Autrui ne porte, comme adverbe ni article défini ni indéfini, il ne pose pas ce qui se connaît directement d'une nomination spécifique, comme le dire de cet autre ou de l'autre. Autrui semble laisser planer l'espace d'une métaphore, celle du paradoxe. D'une apparente incongruité à parler en première scène d'un quelque chose qui n'est pas moi, pour que se révèle justement par la force de l'absence aux articles d'un déterminant qui sort de l'ombre. Est-ce alors l'autre qui sort de l'ombre pour venir combler le retour à moi, ou bien ne s'agit-il que d'un effet linguistique qui par ce mot autrui ne peut qu'introduire les limites à la raison du même et du différent? L'autre ce n'est pas le même, sinon je ne le désignerais pas comme autre : c'est le différent. Autrui, c'est un autre moi qui n'est pas moi. Autrui est donc à la fois l'autre (un autre que moi), et le même (un autre comme moi). Cette notion implique nécessairement contradiction. En effet, autrui désigne toute autre personne que moi. Mais je suis moi aussi, comme lui, une personne. Il est un autre moi en effet, et en ce sens il est mon semblable. Autrui me décentre donc de moi-même par sa radicale différence, mais inévitablement aussi il me renvoie à moi-même, à mon identité, à ce que je suis : autrui, le même et l'autre à la fois. Posons autrui comme : est un autre (que) moi, un tu. Il ne faut le confondre ni avec « les autres » ni avec la société.

Si j'étais tout seul, dire "je" n'aurait aucun sens. Dire "je" c'est reconnaître la singularité des autres, reconnaître qu'il existe d'autres "je" que le mien, mais en même temps me distinguer d'eux et entrer en conflit avec eux. En effet, quand je dis "je", je désire être reconnu par les autres comme une personne autonome, c'est-à-dire comme une conscience. J'attends de l'autre que moi, plus que de moi, cette reconnaissance à l'existence et à l'essence d'en être de l'humain. Qu'il m'accepte ou me rejette, m'aime ou

m'ignore avec violence, cet autre me fait exister dans le champ de la relation et de l'appartenance. Son attitude vis-à-vis de moi est spécifique à celle d'un humain face à un humain ; d'un même à un autre même. Quelle est la part de l'autre dans l'existence de la conscience individuelle? Si autrui est objet, hors de moi et en même temps sujet comme moi, y a-t-il encore une différence essentielle entre lui et moi? La différence entre l'autre et moi ne porterait-elle pas finalement sur nos modalités d'être, c'est-à-dire sur la manière dont nos deux personnes se manifestent à la vie ? Il semble que le serpent de mer qu'est l'être réapparaisse aussi souvent qu'il est prompt à se masquer. Mais toujours il ne cesse de faire langage, donc de présence, ne serait-ce encore une fois par son mystère. On a souvent considéré autrui comme « l'autre » qui se tient devant moi dans sa singularité et qui est par nature différent de moi. Autrui est différent de moi, mais en même temps il est celui qui me renvoie à moi-même.

À la métaphore du paradoxe, du moins dans ce que nous avons nommé comme telle, s'adjoint la réflexion nécessaire sur la nature autre concernant l'humain à l'encontre de l'utilisation du autre pour une quelconque chose ou objet. Si dans un premier temps, l'altérité fait langage et construit la différence, dans un second moment c'est la mêmeté qui nous interpelle. De par la somme de ses spécificités, l'humain se différencie de tout objet, il est donc un autre. Mais il devient autrui quand nous prenons en considération son état face à l'altérité au sein même de cette communauté de l'humain. L'individu de la classe humain est à la fois appartenant à la logique de l'autre et à celle d'autrui. De cette première ébauche identificatrice, il est possible de constater l'autre doublement, celui de la différence. Différence humain/chose et humain/humain. Y aurait-il ainsi différence et différence, ou bien encore différence de la différence? Des différences entre autres et différences mêmes entre les différences; pour nous conduire au-delà du mot et de son sens pour une visite au cœur de la compréhension du sens lui-même.

La différence et le même sont au cœur de ce qui structure l'individu dans sa réalité de reliant à soi et de reliant à autre que soi. Si comme nous l'avons posé dès le début, il y a du moi pour le je et pour le tu, et il y a de l'autrui pour l'autre et pour l'autre de l'autre, alors comment construire une identité de l'ipséité? Il y aurait le moi qui serait le mien et dans le même temps porté à l'état de l'autre, comme autre moi. La différence, le moi de l'autre, d'autrui, qui tout en n'étant pas de mon moi n'en demeure pas moins un moi, en l'occurrence le sien. L'expression seule de moi ne permet pas de qualifier ce qui serait de la nature essentielle d'un individu, ou du moins de sa spécification dans l'acte de relation, d'être l'un en fonction d'un autre un. À la fois unique et spécifique, mais commun dans l'appartenance à l'étant humain. Je dis quoi et qui quand je dis moi? En apparence, je semble parler de ce qui traduit dans l'appropriation la plus immédiate ce qui me manifeste et me mobilise.

Mais de ce moi, la psychanalyse n'a fait qu'une façade, qu'un masque d'une économie psychique plus charpentée à l'inconscient. Les locutions autre et autrui, quant à elles, si elles posent, semble-t-il, l'altérité c'est surtout pour faire retour à une mêmeté qui ne peut s'échapper de cette apparente incongruité. Sommes-nous ainsi condamnés à une impossibilité au dire de l'un, sans que de fait des uns différents et mêmes ne fassent ronde à toute fonction de la raison. Si le un accompagné d'autres un fait somme d'un, il ne fait pas deux ou trois ou $1+n$, tout en le faisant d'ailleurs dans une perception arithmétique, mais le fait d'accompagnement, ou de relation n'en produit que du un. Mais d'un un constitué toujours de deux composantes, le différent et le même. Le un ne devrait-il pas être recoté deux, non dans l'arithmétique, mais dans une appropriation à la logique. Ainsi pourrions-nous dire que le un c'est deux et que le deux (le moi et l'autre) ne serait en définitive qu'un. Sans la recherche d'une finalité normative, cela donne à penser.

Considérons donc, que quand nous abordons la thématique du moi, tout comme celle du je d'ailleurs, il n'est question que d'une constatation d'une véritable bilocation. Si cette bilocation ne concerne pas la réalité physique

du corps, il n'en est pas de même pour le réel de la relation. Que celle-ci se constitue dans un acte de contact ou de langage ou non, le un n'est pas unique, et un nombre considérable d'autres un ont constitué et constitue encore sa réalité, ne serait-ce que celle de la langue. Là encore la différence fait existence et essence du moi. Le constat de l'être au monde, nous mène à considérer l'impossibilité de tout propos du moi qui ne serait pas dans le même instant, dans une simultanéité troublante, mais révélatrice avec ce qui est de l'autre. Dans sa découverte et construction de sa fonction du moi, du je, l'enfant s'approprie une langue qui est celle d'autres un avant d'être sienne. Ainsi quand il acte d'existence à son moi, c'est-à-dire d'exister, que se soit dans la communication à l'autre ou l'intériorisation personnelle, il ne peut qu'être dans ces instants, comme dans tous les autres, que d'une fonction à autrui. Il est je, car il est de l'un de l'autre.

Dans le miroir, il s'assemble à une image sienne, intégrant l'altérité, tant par le dire de l'autre que par l'appropriation du visage d'autrui, celui de sa mère. Il ne se voit pas comme intégré à la représentation altérée du miroir, mais par son appartenance à la différence. De cette différence qui à la fois le caractérise et pose les jalons d'une angoisse d'identité et d'abandon, il va cheminer sur les versants du même. Il appartient à la communauté des parlants et des désirants et même à la rencontre houleuse aux demandes et au désir. La différence se construit dans la ballade des visages qui font autres et autres à lui, mais autres mois dans le différentiel des jeux émotionnels qui se tissent. Si autrui interroge la dualité par le même et le différent, il n'en pose pas moins les limites du concept du moi, tout comme de l'ego d'ailleurs.

Si le moi prétend faire peinture de ce qui serait à nommer d'une identité spécifique, l'ensemble des fonctions à l'autre vient en modérer la particularité d'ipséité. Est-ce le moi qui fait existence de par le réel de l'autre ou bien, est-ce l'autre, autre moi au demeurant qui ensemencerait le moi? D'un moi, donc pour un autre moi. Il semble bien que cette formule puisse s'entendre en commutativité. De l'autre s'apprête le moi,

et de ce dernier se justifie la fonction de réciprocité. Il faut bien se rendre à l'évidence qu'un moi indépendant, autonome, unique comme l'un seul au monde ne peut se concevoir. Certes le moi, de cet individu est sien, mais est tout autant directement conditionné à l'ère de relation à l'autre, comme dans le désir et la jouissance. De plus, s'il est possible intellectuellement de prendre en compte l'autre dans sa réalité de différence, il est tout autant inconcevable qu'il existe ou puisse se faire exister sans le moi. Plus uniquement le sien, mais de celui qui l'observe et le désigne comme autre à lui. Au-delà d'une différence, c'est avant tout un véritable oxymoron, comme une invitation à dépasser le sens apparent pour une lecture herméneutique. Le défenseur d'une raison alignée à l'aune d'une justification utilitariste, pourrait en venir à interpeller sur la pertinence de ces réflexions dans le champ d'un l'expérience analytique. L'analysant ou du moins celui qui en vient à le devenir en faisant choix d'analyse, n'est en fait que l'interprète talentueux, mais le plus souvent incompris d'une série de scènes où l'autre dispute au même la place du désir et de la jouissance.

S'il ne se confronte pas directement, du moins en pleine conscience avec ce qui est de la différence, de cette dualité, il en est le porteur. Non pas au nom d'une quelconque responsabilité, mais de par ce qui le constitue et le structure, la relation à l'autre. L'expression, même maladroite, de son symptôme traduit l'existant de l'autre dans sa fondation structurante de son économie psychique. Enfant, il parlera la langue pour se rapprocher de celui qui séduisit la mère et au travers du visage et des mots de la mère s'orchestrera ce qui est et demeurera de la fonction phallique. Ce visage, ces mots furent identifiés comme ce qui fonde l'autre, source et destinée du désir ; l'autre comme incubateur d'une jouissance insatiable. Les frictions, conflits, absences et manques font constellations du firmament névrotique, qu'une parole en peine de révélation mène au tourment d'une libre association douloureuse. Et cet autre à faire autrui du discours esseulé arme comme une baliste sa parole signifiante, accompagnant l'analysant dans l'ascension vertigineuse d'une âme

meurtrie. De ces blessures s'instaurent les failles témoignées au quotidien. Quand l'analysant fait récit de ses tourments à la relation à l'autre, au sein du couple, au travail, avec ses enfants, avec ses parents vieillissants, c'est toujours de son ipséité harcelée qu'il suinte la douleur de l'abandon. L'amener sur le discours de l'autre à soi, c'est progressivement lui permettre de s'extirper d'un autrui à face humain, pour pouvoir considérer les fonctions liées au désir.

La dialectique d'une somme de deux un à ne faire que de l'un et non plus du deux de l'arithmétique, introduit la raison à la logique du sens de l'être-au-monde. Si l'altérité fonde la relation humaine, elle n'en porte pas moins la nécessaire identification du même comme source de différence et de mêmeté. Les mois par définition sont spécifiques, mais non uniques, communs à une classe, celle de l'humain, et commun à un état, celui de la fonction de relation. La jouissance illustre particulièrement douloureusement et sur un mode hallucinatoire, la fonction phallique, par exemple. C'est par l'existant d'une altérité qui fait lit à la mêmeté que les mois entretiennent entre eux une fonction d'interdépendance. L'identité du moi, c'est l'autre, telle pourrait être posée l'aphorisme à intégrer au sein de l'expérience analytique.